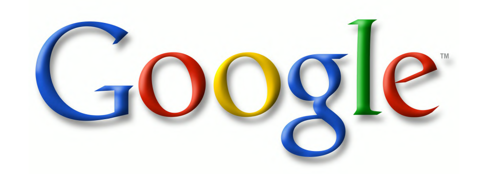
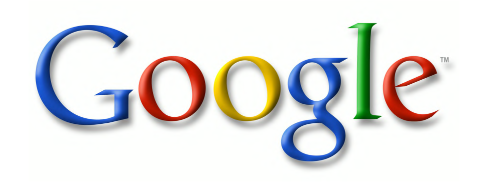
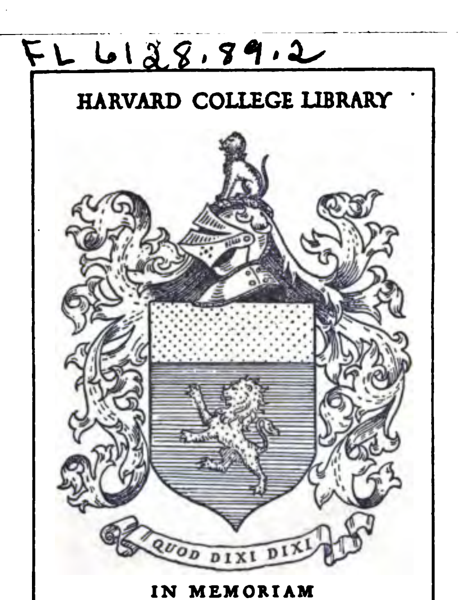
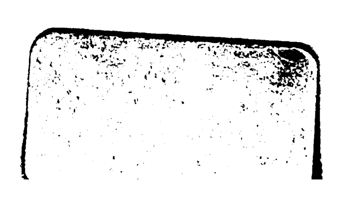



Google


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY


QUOD DIXI DIXI





ESSAI

SUR LE CARACTÈRE

DE

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

PAR

HENRI LEBASTEUR

Professeur de Littérature française

à l'Ecole préparatoire à l'Enseignement Supérieur de Chambéry

---

(LEÇON D'OUVERTURE)

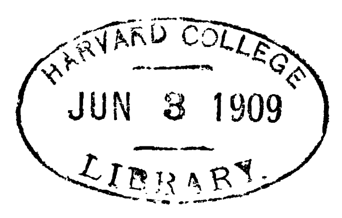
3 novembre 1888.



CHAMBÉRY

IMPRIMERIE C.-P. MÉNARD, PLACE SAINT-LÉGER, 13

1889


HARVARD COLLEGE
JUN 3 1909
LIBRARY.

ESSAI SUR LE CARACTÈRE
DE
JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Monsieur le Recteur,
Mesdames,
Messieurs,

Je me propose de vous entretenir cette année de Jean-Jacques Rousseau, et et beaucoup moins de sa vie, dont je ne veux pas m'établir le juge, ni même raconter l'histoire, que de ses idées, de ses théories, de ses systèmes, de sa dialectique, et surtout de sa poésie, de sa chaude et vibrante éloquence.

Ai-je besoin d'insister longuement, ici, sur les raisons qui m'ont déterminé à choisir un sujet si fécond, si com-

plexe et si plein d'écueils ? Ce sont, vous le devinez, des raisons de pur sentiment. Il y a plus d'un siècle et demi, Jean-Jacques arrivait à Chambéry, la tête remplie déjà de rêves, de vagues chimères, de visions romanesques ; il allait avoir vingt et un ans. Si la chambre qu'il y habita ne lui a pas laissé d'excellents souvenirs — « un mur pour vue, un cul-de-sac pour rue, peu d'air, peu de jour, peu d'espace, des grillons, des rats, des planches pourries », — en revanche, il est, à vos portes, un délicieux vallon, où sa jeune âme inquiète crut avoir rencontré le bonheur et la paix, et en goûta pleinement l'illusion. Plus tard, aigri, ombrageux, usé et martyrisé par sa sensibilité souffrante, quand il essayait de ressusciter dans son esprit l'homme qu'il était alors, il put sans doute attribuer cette éclaircie d'heureuse tranquillité à sa passion qui, pour lui, dorait les montagnes, ensoleillait les champs et communiquait à

toute la nature l'allégresse qui soulevait son cœur, — à sa passion bien plutôt qu'à l'objet de cette passion. Mais le cadre de ses tendresses lui demeura sacré, même quand il ne crut plus à la vérité d'aucune tendresse. Il regretta toujours ses chères Charmettes.

Il y avait laissé ce qu'on ne retrouve plus quand on l'a quelque part oublié : la foi dans la vie et la joie de vivre, la sérénité de la contemplation oisive et de la solitude studieuse. A l'Ermitage, au milieu des biens qu'il reconnaît avoir le plus convoités, il s'écriait en soupirant : « Ah ! ce ne sont pas encore ici les Charmettes ! », comme d'autres s'écrient : « Mes vingt ans ! Qui me rendra mes vingt ans ? » Il y a une sorte de mélancolie douce, et qui n'est pas sans charme, dans ce sentiment qui, comme une idée fixe, nous attache pour jamais à certains lieux, indépendamment de ce qu'ils nous rappellent peut-être de cruel ou de triste.

Il semble que, répondant aux accents du poète d'Elvire et de Jocelyn, exauçant les vœux du chantre d'Olympio, les choses gardent, outre le décor, la couleur encore, à peine effacée, et comme la physionomie de nos rêves, le souvenir de nos premières expériences de bonheur. Ce plaisir de repasser les premières pages de la vie, comme Rousseau l'a simplement et divinement exprimé : « Moments précieux et si re-
« grettés ! ah ! recommencez pour moi
« votre aimable cours, *coulez plus len-*
« *tement dans mon souvenir*, s'il est pos-
« sible, *que vous ne fîtes réellement dans*
« *votre fugitive succession*... Si tout cela
« consistait en faits, en actions, en paro-
« les, je pourrais le décrire et le ren-
« dre en quelque façon : mais comment
« dire ce qui n'était ni dit, ni fait, ni
« pensé même, mais goûté, mais senti,
« sans que je puisse énoncer d'autre
« objet de mon bonheur que ce sen-
« timent ? Je me levais avec le

« soleil et j'étais heureux ; je me pro-
« menais et j'étais heureux; je parcou-
« rais les bois, les coteaux, j'errais dans
« les vallons, j'étais oisif, je travaillais
« au jardin, je cueillais les fruits, j'étais
« au ménage, et le bonheur me suivait
« partout. » Il le suivit jusque dans ses leçons de musique, lorsqu'il eut quitté son maussade emploi de rédacteur au cadastre, et, plus tard, en lisant *les Confessions*, plus d'une ancienne écolière dut être flattée de voir quel aimable souvenir leur maître avait conservé d'elles (ce n'était pas seulement leur talent musical qui l'avait séduit...) En résumé, le misanthrope, le morose Jean-Jacques n'a pas été, dans ce pays, le solitaire inhabile au bonheur et replié en lui-même que l'on connaît. Ici, il a été heureux.

Il n'a été heureux qu'ici. Oui, Rousseau, avant Hernani, avant Antony, a été l'homme fatal, l'homme en naissant voué au malheur et créé pour souffrir; il

« a été la force qui va », et qui ne sait où elle va, et qui va partout, et qui n'est bien nulle part, force au seul point de vue abstrait et métaphysique, car qu'est-elle proprement que la faiblesse même?

A l'entendre, à le croire, son rôle a été constamment celui d'une victime, d'un martyr, d'une dupe et d'un proscrit. Il était bon ; il était vertueux ; il était pur comme tout ce qui sort des mains de la nature. Mais il a été jeté dans la société, dans le monde, et la société l'a maudit, et le monde l'a sali. Les hommes se sont dit : « En voilà un qui ne nous ressemble pas, qui n'a pas les mêmes doctrines, qui n'obéit pas aux mêmes préjugés que nous, qui nous dominera, parce qu'en effet il nous est supérieur par le talent, par le cœur, par la vertu : combattons-le, anéantissons-le, organisons contre lui une vaste conspiration, pour l'étouffer dans ses croyances, dans ses idées les plus chères, dans ses sentiments les plus

intimes, les plus délicats et les plus sublimes. Sa supériorité intellectuelle et morale est pour nous un danger, un affront, un continuel et sanglant reproche; de sa part elle constitue un crime. Il vaut plus, il vaut mieux que nous : c'est un ennemi ! » Et, de bonne foi, Rousseau a cru à la persécution et à une ligue de persécuteurs. Il s'est cru le point de mire de toutes les attaques, l'objet de toutes les intrigues sourdes et ténébreuses, des machinations les plus noires,les plus subtilement féroces. Célèbre, adulé, choyé, rencontrant partout sur sa route les sympathies les plus vives et les moins intéressées parfois, entouré et soutenu des amitiés les plus profondes,— plein de séduction d'ailleurs, et subjuguant ses amis jusqu'à ce qu'il les dégoûtât par les exigences de plus en plus fortes, de plus en plus déraisonnables d'une sensibilité tyrannique et décourageante ; — assez fortuné pour trouver de nouveaux

attachements à mesure qu'il en brisait d'anciens, et brisant encore ceux-là; — passant sa vie en aventurier sentimental qui n'atteint jamais son idéal, et qui, s'il l'atteint, s'en forge aussitôt un autre, pour se donner de nouvelles raisons de se plaindre, d'accuser les hommes et de les haïr,—heureux, enfin et malheureux tout ensemble, autant qu'un homme peut l'être : quel singulier personnage, Messieurs, quel caractère hybride, inquiétant, contradictoire, insaisissable !

I

Il faut pourtant essayer de le saisir et analyser le caractère de ce mal étrange que je viens de définir. Certains pourraient dire : « Avant de l'admirer, condamnons-le une fois pour toutes; avant de le discuter dans le détail de ses idées et de nous laisser chatouiller par sa

prose d'une enchanteresse harmonie, qu'il soit et qu'il demeure acquis que nous le méprisons. » Et d'autres, plus cléments, dont nous sommes : Avant de le blâmer, plaignons-le. Ou plutôt (car ce serait encore trop simple et trop peu loyal) avant de le plaindre, étudions-le, démêlons les éléments dont se compose cette personnalité, les signes de cette redoutable maladie dont il a souffert, dont tant d'autres ont souffert après lui, d'après lui et peut-être en grande partie à cause de lui, — de cette maladie qu'on appellera plus tard le « mal du siècle », et qui, sous ses différents noms de mélancolie, de désenchantement, de byronisme ou de pessimisme, que les malades s'appellent Saint-Preux, Werther, René, Obermann, Adolphe, Dominique, est toujours, sous ces différentes formes et avec quelques nuances, la maladie dont souffre encore aujourd'hui la littérature française. L'analyse du caractère de Jean-Jacques est essentielle et

nécessaire, au seuil d'une étude de ses œuvres; là est l'explication de sa façon de penser, de déduire et de conclure ; là est le germe de ses thèses absolues et révolutionnaires, là est la source des richesses de sa palette, des harmonies de son éloquence, de cet art à la fois si fiévreux d'inspiration, et si pur d'exécution, dont les secrets, dans le descriptif, sont perdus ; là, en un mot, est l'explication de l'influence prodigieuse qu'il a exercée, et qu'il serait difficile, je crois, d'exagérer.

« Le *moi* veut être parfait, et il se voit plein d'imperfections ; il veut être l'objet de l'amour et de l'estime des hommes, et il voit que ces défauts ne méritent que leur aversion et leur mépris ; cet embarras où il se trouve produit en lui la plus injuste et la plus criminelle passion qu'il soit possible de s'imaginer. » Cette passion, que Pascal caractérise en termes si rigoureux, c'est l'orgueil, et c'est la passion qu'on trouve à

la racine de tous les sentiments de Rousseau, si détournés qu'ils paraissent de leur origine. C'est une maladie injuste parce qu'elle entraîne le mépris de l'homme et qu'elle nous rend incapables d'estimer ce qui pourtant est digne de l'être, parce qu'elle nous soustrait arbitrairement à ces obligations de respect, d'amour, de solidarité humaine impérieuses comme des lois de la nature, — et c'est une maladie criminelle parce que, à un certain degré, elle fait de celui qui en est frappé un monstre dans l'ordre social, prêt, s'il le peut (et cela ne dépend que des circonstances ou de sa force) à s'imposer aux autres comme un être privilégié, comme un dieu, seul irresponsable de ses actes, seul juge de la limite où il s'arrêtera dans ses fantaisies brutales. — Ce monstre est d'autant plus dangereux, que lorsque la réalité moins complaisante cesse de se prêter à son caprice, ce sont les hommes, et non les

choses, qu'il accuse. Pour lui, dans son imagination enflée, rien n'est impossible, rien ne constitue un invincible obstacle. — Son impuissance, la vie se charge assez de la lui montrer, mais son orgueil la lui masque, et, par contre, le grandit à ses yeux, l'exagère et le boursoufle, au point qu'un seul homme lui paraît compter, ou même exister dans l'univers, c'est lui. Ses idées sont exceptionnelles, et ce sont les seuls vraies ; ses théories étonnent, et ce sont les seules justes. Il souffre de cet isolement superbe où il se retranche, jusqu'à ce que, par un raffinement extraordinaire, il jouisse de sa souffrance même et se fasse de ses infortunes un titre de supériorité. Il réclame alors, comme un droit, pour guérir ses blessures, une tendresse qu'il n'a pas méritée, qu'il repousse quand on la lui accorde. Lorsqu'il ne la réclame pas, il la sollicite avec une puérile bassesse, avec des airs d'ingénuité qui inspirent

la pitié. Mais cette pitié le blesse, encore plus que toutes les blessures.

Les nuances de l'orgueil le plus profond, le plus ingénieux et quelquefois le plus inconscient, toutes les nuances de l'orgueil, on les trouverait dans Jean-Jacques. Rien n'existe pour lui de ce qui est ; tout peut exister de ce qui n'est pas. Qu'on le juge avec les idées moyennes, avec les principes de la morale ordinaire, il se récrie, il s'indigne. Il n'admet pas de critérium général. Qu'importe ce qu'il fait, ce qu'il dit ? Ce qui importe, c'est ce qu'il sent. La vie, mais c'est le résultat de son activité dans ce qu'elle a de moins distingué, de plus misérable ; c'est une œuvre qu'il désavoue ; c'est le déchet d'une intelligence si haute qu'elle se dégraderait à laisser faire quelque chose à la volonté; c'est l'ébauche reniée d'un magnifique plan de conduite, à l'égard duquel il est quitte, quand il l'a conçu. Plus il se méprise, plus il se rabaisse et plus en

réalité il s'exalte. C'est sa façon de se célébrer que de se confesser. On n'a jamais mis plus de lyrisme dans le cynisme, plus de hauteur dans l'aveu (qui ressemble à un défi), plus d'orgueil enfin dans l'humilité. Voilà le dernier terme de l'orgueil, et son irrémédiable faiblesse : Rousseau se fait un mérite de tout ce qui fait la honte des autres hommes ; il étale avec insolence tout ce que l'on met le plus de soin et d'amour-propre à cacher. Faut-il vous rappeler ces phrases énormes, qui, dans leur splendeur oratoire, produisent une impression presque brûlante, et dont une seule a suffi pour faire de tant de lecteurs, peu soucieux du reste de l'œuvre, les implacables ennemis de Rousseau :

« Je forme une entreprise qui n'eut « jamais d'exemple, et dont l'exécution « n'aura point d'imitateur (prophétie « que l'avenir devait si absolument « démentir)... Je veux montrer à mes « semblables un homme dans toute la

« vérité de la nature; et cet homme, ce
« sera moi... *moi seul...* Je ne suis fait
« comme aucun de ceux que j'ai vus ;
« j'ose croire n'être fait comme aucun
« de ceux qui existent... Que la trom-
« pette du jugement dernier sonne
« quand elle voudra, je viendrai, ce
« livre à la main, me présenter devant
« le souverain juge. Je dirai haute-
« ment : Voilà ce que j'ai fait, ce que je
« fus... Être éternel, rassemble autour
« de moi l'innombrable foule de mes
« semblables; qu'ils écoutent mes con-
« fessions, qu'ils gémissent de mes in-
« dignités, qu'ils rougissent de mes
« misères. Que chacun d'eux découvre
« à son tour son cœur au pied de ton
« trône avec la même sincérité, puis
« qu'un seul te dise, s'il l'ose : Je fus
« meilleur que cet homme-là. »

C'est de cet orgueil que dériva sa susceptibilité, son irritabilité, et, plus tard, cette misanthropie farouche et solitaire dont il fut consumé et dont il

mourut. Il l'exprime parfois, cette tristesse méprisante, dans des termes si déchirants, avec une telle intensité de souffrance, qu'on en souffre soi-même comme d'un cauchemar. C'est de la fièvre, c'est du délire. Il sent bien, au fond de son être, que c'est lui qui est inexplicable aux autres, et c'est sa génération qu'il trouve inexplicable ! Son être moral lui échappe et glisse entre les replis de sa conscience désorganisée, il nous échappe à nous-mêmes, il devient une énigme, et c'est lui qui se plaint de ne pas pénétrer l'être moral de ses contemporains ! Il se plaint d'avoir vainement cherché la société des cœurs, et cette société, c'est lui qui n'en a pas voulu, c'est lui qui l'a chassée ! Bien plus, c'est au moment même où il gémit sur son isolement qu'il met les gens dehors, par une singulière contradiction que son orgueil explique. « A l'égard « des gens qui *pleuvent* chez moi, je « ferme autant que je puis ma porte...

« Je ne ferai de ma vie un seul pas « sans nécessité pour rechercher qui « que ce soit. » Et la conclusion précise ne se fait pas attendre (c'est dans une lettre) : « J'ai du regret, madame, à « ne pouvoir faire exception pour vous, « car vous m'avez paru bien aimable ; « *mais cela n'empêche pas que vous ne* « *soyez de votre siècle, et qu'à ce titre je* « *ne puisse vous excepter.* » De sorte que c'est lui qui fait l'impolitesse, et c'est lui qui est le mécontent !

II

L'expansion excessive de sa personnalité n'a pas seulement fait le malheur de Rousseau ; elle a été cause qu'il a manqué de certaines qualités très précieuses, dont l'absence nuit à son œuvre, envisagée au seul point de vue esthétique et littéraire. Il est bon qu'un philosophe, qu'un écrivain,quel que soit

son talent, ait un peu le sentiment de la vanité des choses et de sa propre inutilité. Le détachement, dans une certaine mesure, est un principe de justesse et de finesse pour l'esprit. Trop de confiance en soi grossit les idées et les déforme. S'il avait pu croire aux limites de sa personnalité, il aurait cru aussi aux limites de la puissance, aux limites du droit, du devoir, de la vertu, aux limites des idées. Il faut beaucoup de confiance dans la vérité, il n'en faut pas trop en soi-même, car on risque de prendre son sentiment pour la vérité. Un homme qui se met au centre de tout, qui fait tout aboutir à lui ne se place pas à un bon point de vue. Rousseau est un grand esprit, souvent faux. Son orgueil ne l'a pas aveuglé, si l'on veut; il l'a mis dans de mauvaises conditions pour voir juste, et chaque chose à sa place.

J'oserai dire aussi que, s'il avait été moins orgueilleux, il aurait eu plus de

ce qu'on nomme simplement : l'esprit. C'est une si belle chose que l'esprit, que le sens délié et fin du ridicule dans la vie, que l'art du sourire! La réalité a des côtés tristes qui sont à la fois comiques; plus on a d'esprit et mieux on saisit cette dernière face de la réalité; plus on a d'esprit, et plus on économise ses gémissements et ses larmes. Voltaire voit clair et badine. Rousseau voit trouble et pleure. La simplicité du cœur, la simplicité des idées, c'est l'esprit qui les donne. Il refroidit les bouillonnements du cerveau; il élucide la profondeur des pensées; il dissipe les nuages des paradoxes; il fait oublier les mystères de la destinée, il aide à vivre. L'esprit, c'est le repos et le divertissement des philosophes. Ni l'amertume dans l'ironie, ni la causticité dans la satire n'ont manqué à Rousseau : comme il n'a jamais pu sortir de lui-même, il lui a manqué la grâce, qui flotte légère et joue à la surface des choses, les effleure

discrètement,se détache, pour ainsi parler,de l'âme dont elle émane, et se fait aimer pour elle-même...

L'orgueil, qui s'étale dans tous les écrits de Rousseau, a développé,chez les générations qui ont suivi, la sensibilité, superficielle souvent ou même purement théorique, qui, absorbant les autres facultés, altère dans son essence la personnalité morale; mais il a surtout provoqué un grossissement immodéré de cette personnalité ; il a encouragé l'individu, quel qu'il soit, intelligent ou sot, honnête ou misérable, à se considérer comme une force singulière et privilégiée.

La tendance à s'estimer un être d'exception est contagieuse : elle s'est généralisée. Rousseau entendait bien être et rester, dans son siècle, une unité, un personnage isolé, une exception. Mais l'individualisme et le droit qu'il semble impliquer une fois proclamé ; une fois ces unités d'orgueil, si l'on peut

ainsi s'exprimer, mises en présence, dans un conflit dont les causes ne résident dans rien d'extérieur, mais dans les passions de ceux qui l'engagent, qui donc peut prévoir le moment où les funestes résultats du choc de tant de forces divergentes cesseront de se faire sentir ? Quelle formidable collision que celle des volontés déchaînées, se ruant les unes contre les autres ! Si la manière paradoxale et déclamatoire de Rousseau a trouvé tant d'imitateurs connus, faciles à nommer, quelle multitude, anonyme cette fois, d'hommes faibles, de déclassés, n'a-t-on pas vu paraître, qui ne s'est souciée que de contrefaire son orgueil !

Le *moi* de Jean-Jacques est, d'ailleurs, assez compliqué, et son orgueil offre des particularités assez contradictoires pour faire beaucoup de dupes. C'était un orgueil intellectuel d'abord, qui se manifeste par le petit nombre de ses idées fondamentales et par le caractère absolu de ces idées ; et c'était

aussi l'orgueil d'un visionnaire et d'un illuminé.

Partant d'un seul principe, que la nature est bonne et que la société est mauvaise, que le vrai progrès consisterait à reculer, à revenir à la barbarie idéale des siècles primitifs, il prétend démontrer victorieusement la légitimité de son principe par un raisonnement serré, vigoureux, mathématique. Et voyez cependant quels sont ses raisonnements ! Comme il en embrouille le fil ! Que de soubresauts dans sa dialectique ! Que d'incohérences et d'inconséquences dans sa logique ! Rousseau a toutes les allures, toutes les prétentions d'un doctrinaire, qui, d'une seule idée, par une chaîne ténue mais solide, déduit une foule d'applications inattaquables ; en réalité, il n'est rien moins qu'un doctrinaire. Ses phrases se succèdent bouillonnantes, agressives, dramatiques. La continuité est dans le mouvement, non dans le raisonnement. Rien ne veut

plus ressembler, et rien ne ressemble moins à un théorème qu'une page de Rousseau. A tout instant l'intérêt est suspendu ; la trame est rompue. Le lecteur attendait une idée ; elle ne vient pas. Il en vient une qu'il n'aurait jamais prévue. Pourquoi ? Parce que ce dogmatique raisonne autant et plus avec son cœur qu'avec sa raison, et qu'il confond les arguments qui ne sont que des émotions avec les arguments qui sont des preuves, sans pouvoir bien discerner les uns des autres.

Il prétend nous conduire par la main dans un chemin tout frayé, où il est impossible de s'égarer. Et l'on s'égare ! Un torrent d'imagination passionnée entraîne toutes les idées, qui s'entrecroisent alors et s'enchevêtrent, et qui s'emmêlent avec les sentiments. L'écrivain étourdit au lieu de prouver ; il éblouit au lieu de convaincre. Voilà comment le paradoxe, le sophisme, la contradiction ont pénétré cette œuvre.

C'est un monument d'une architecture déconcertante, où l'horreur du convenu et de la symétrie conduit à l'absence de toute règle et de tout équilibre. Rousseau a voulu être original, neuf, inventif ; il paraît excentrique et insensé. Il est impossible de le lire avec un sentiment d'absolue sécurité. Il y a là-dedans des hallucinations philosophiques qui déroutent, qui font éprouver une sorte de malaise. On a l'impression que tout cet échafaudage est fragile, qu'il est l'œuvre d'un architecte qui, avec une merveilleuse faculté de conception, ignore pourtant certaines lois élémentaires de la géométrie. Cette géométrie élémentaire, ici, c'est le sens commun, c'est-à-dire la raison solide et simple des humbles.

III

Rousseau est beaucoup plus simple lorsque, oubliant ses thèses sociales, politiques, religieuses ou pédagogiques,

il se laisse endormir par le spectacle des choses et bercer par la rêverie dans la solitude. Ici, du moins, il est toujours d'accord avec lui-même, il ne dévie jamais, mais ici encore il reste l'être subjectif et personnel que nous connaissons. Qu'est-ce que la rêverie, dont il a si bien détaillé les phases et décrit la volupté? N'est-ce pas un repliement intime et affectueux de l'être sur lui-même, dans un engourdissement qui ne permet ni de trop jouir ni de trop souffrir de ce qu'on a sans le cœur? Les contours des choses s'effacent, le sentiment de la personnalité semble mourir, la conscience s'éteindre dans une sorte d'anéantissement insensible et progressif; mais qu'est-ce que ce sommeil, au fond, que la perception directe, immédiate et complète de l'âme par la conscience? C'est un spectacle intime, mystérieux, que l'on se donne de soi-même, mais c'est un spectacle. « De quoi jouit-« on dans une pareille situation? dit le

« promeneur solitaire » *De rien d'exté-*
« *rieur à soi;...* tant que cet état dure,
« on se suffit à soi-même, COMME DIEU...
« Un infortuné qu'on a retranché de la
« société humaine, et qui ne peut plus
« rien faire ici-bas d'utile et de bon
« pour autrui ni pour soi, peut trou-
« ver, dans cet état, à toutes les féli-
« cités humaines, des dédommage-
« ments que la fortune et les hommes
« ne lui sauraient ôter. »

Quant au sentiment de la nature (et l'honneur de Rousseau est de lui avoir ouvert généreusement le domaine de la littérature), ce sentiment ne s'est si prodigieusement développé en lui que par sa capacité de sentir, et de se sentir lui-même. Les anciens avaient le respect superstitieux de la nature ; ils n'en avaient pas l'amour. Elle leur était étrangère ; ils ne la connaissaient pas, ils ne la devinaient pas. Nous ne l'avons aimée, nous autres modernes, que du jour où nous l'avons mise

en nous-mêmes, où nous lui avons donné notre âme. .Nous l'avons modelée sur nos sentiments, ou plutôt nous les avons projetés sur elle, avec nos tristesses et nos songes. Nous lui avons prêté sa grâce et sa sérénité, et nous l'avons célébrée. Nous l'avons supposée indifférente et froide, et nous l'avons accusée. Mais en dernière analyse, c'est nous mêmes que nous célébrons et que nous accusons.

La nature, c'est l'homme, et la nature, dans les œuvres de Jean-Jacques Rousseau, c'est Rousseau. Il l'a marqué lui-même, et d'une manière très significative, dans une lettre qu'il écrit de Motiers au maréchal de Luxembourg, le 20 janvier 1763 : « Je ne sais voir, dit-il, « qu'autant que je suis ému..... Les « objets indifférents sont nuls à mes « yeux... Des arbres, des rochers, des « maisons, des hommes même sont « autant d'objets isolés dont chacun « en particulier donne peu d'émotion

« à celui qui le regarde ; mais l'impres-
« sion commune de tout cela *dépend de*
« *l'état où nous sommes* en le contem-
« plant. Ce tableau, quoique toujours
« le même, se peint d'autant de ma-
« nières qu'il y a de dispositions diffé-
« rentes dans les cœurs des spectateurs.
« Les diverses impressions que ce
« pays a faites sur moi à différents
« âges me font conclure que nos rela-
« tions *se rapportent beaucoup plus à*
« *nous qu'aux choses*, et que, comme
« nous décrivons bien plus ce que
« nous sentons que ce qui est, il faudrait
« savoir comment était affecté l'auteur
« d'un voyage,en l'écrivant, pour juger
« de combien ses peintures sont en
« deçà ou au-delà du vrai. »

Les peintures de Rousseau sont, d'ailleurs, d'un charme exquis et pénétrant. Après lui, on a mis dans les descriptions plus de coloris en même temps que plus de fantaisie et d'imagination. Mais les tons en sont souvent criards

et heurtés ; le style y chatoie, y miroite à l'excès. La contemplation de la nature a aiguisé le regard mais aussi ébranlé le système nerveux et un peu gâté la plume de certains descriptifs. Ce sont des artistes d'un dilettantisme maladif. Eh bien ! sur Rousseau nous observons l'effet directement contraire ; il n'a pas, comme Vigny, redouté, haï, blasphémé la nature, et la nature l'a calmé ; dans son sein il s'est senti parfois réchauffé ; il y a endormi sa mélancolie comme « le crépuscule ami s'endort dans la « vallée. »

IV

Je n'ai pas épuisé, Messieurs, il s'en faut de beaucoup, l'étude du caractère, l'analyse de la personnalité morale de Jean-Jacques Rousseau. Mais il importe, dès maintenant, de mettre cet homme en face de son siècle, et de montrer que,

s'il s'est toujours regardé comme un être rare et singulier, il eut tort sans doute d'en tirer des motifs d'orgueil et de « charlatanisme », pour employer le mot très dur de Voltaire, mais il eut raison de se juger ainsi.Les premières observations qu'il put faire, vers l'année 1741, sur la société du temps, durent le convaincre qu'il ne ressemblait en rien à ses contemporains.Et l'on sait ce que, dans ces conditions, devient un penseur : ou il disparaît, résigné, dans la foule qui ne comprendrait pas (il le sent) son langage, ou il se révolte, et se fait connaître, aimer quelquefois, par ses invectives. Rousseau semble avoir profondément réfléchi sur cette loi, que le monde aime mieux souvent ceux qui le flagellent que ceux qui le caressent. La société est comme la femme de Sganarelle : il ne lui déplaît pas d'être parfois battue.

La société du dix-huitième siècle avait besoin d'être battue et d'être

remuée. Les attaques de ce plébéien, de cet intrus la détournèrent fort heureusement de la contemplation où elle était d'elle-même. L'esclandre que provoqua Rousseau mit sa vanité à une rude épreuve. L'individu s'évanouissait au milieu d'elle ; seul le groupe comptait. Il semble qu'il fallût se couper les ailes avant d'en faire partie. Dans l'atmosphère des salons, l'esprit français s'étiolait. L'originalité forte, la pensée dense, le sentiment profond n'y pouvaient vivre. Les qualités les plus robustes de notre race risquaient de sombrer dans ces élégants caquetages où les idées étaient réduites en poudre et en miettes. On avait perdu la gravité; on l'avait remplacée par la pédanterie. On affichait des ambitions nouvelles, mais on n'était pas devenu plus sérieux, et l'on n'avait pas envie de devenir plus sage. Il était temps qu'un homme ébranlât le crédit d'une société qui n'était forte que par l'opinion qu'elle avait

d'elle-même, et qu'elle savait répandre. Et comme toutes les forces vives de l'esprit national venaient se fondre et s'engloutir dans ce milieu malfaisant, il était temps qu'un rêveur, qu'un penseur vînt, pour corriger les excès de l'instinct de sociabilité, pour proclamer hautement et commenter avec vigueur ces mots, nouveaux et destructeurs alors, de nature et de solitude. De cette façon, Rousseau a travaillé pour la liberté individuelle dans l'ordre des idées. Il a combattu pour les droits de la pensée, solitaire, obscure, mais indépendante et féconde. Cette société puissante dut se coaliser contre un adversaire isolé, sans place, mais que le dédain ne suffisait pas à réduire, et qu'il rendait au contraire plus implacable et plus dangereux.

Mais c'est surtout par le cœur et par son âme de poète que Jean-Jacques différait essentiellement de ses contemporains. S'il fit bien d'ébranler le crédit

des coteries, il fit mieux encore de galvaniser les âmes.

Comme les idées originales, les sentiments généreux ne pouvaient plus éclore. Les grandes préoccupations morales, l'habitude de l'ennui en commun, la tyrannie des plaisirs factices les avaient chassées du cœur humain. Si le mot « Nature » fut à lui seul toute une révolution dans la vie sociale, le mot « Vertu », le mot « Bonheur » produisirent les mêmes effets dans la vie morale. A ces agités, à ces blasés, Rousseau chanta l'hymne de la simplicité, de la naïveté et de la paix, dans des phrases sonores ou endolories, qui (plaintes, objurgations, apostrophes, déclamations, hyperboles) étaient des cris de passion, les cris d'une âme brûlante, sans cesse travaillée et persécutée par la sensibilité, ne pouvant ni éteindre sa flamme, ni en mesurer l'épanchement.

Cette poésie de la vie intime parut alors, en quelque manière, une poésie

héroïque. Littérairement, Jean-Jacques nous ramenait à l'état sauvage, aux premières émotions du barbare des âges épiques, à cette période d'épanouissement spontané où, sur les lèvres de l'Aède, se résument les aspirations de tout un monde plein de sève et d'ivresse. Le trait essentiel de la physionomie du dix-huitième siècle, particulièrement dans sa première moitié, c'est la sécheresse des sentiments, c'est le libertinage le plus effréné de l'esprit. Il suffit de dire que c'est le temps de Fontenelle et de Mademoiselle de Launay. Celui-là n'ouvrirait pas la main, l'eût-il pleine de vérités ; celle-ci confond la langue de l'amour et celle de l'arithmétique. Rousseau va leur apprendre, à tous ces cœurs fermés ou refroidis, l'alphabet du sentiment. A ces petits maîtres énervés, à ces abbés galants, grands faiseurs de petits vers, il va désapprendre le sourire fade et la moquerie superficielle. Ces mondains désœuvrés,

que Montesquieu et Dufresny ont eu peine encore à intéresser à leurs Persans et à leurs Siamois, Rousseau les forcera de s'attendrir aux lettres de Claire d'Orbes et de Julie d'Etanges. Il montrera ce que sont les véritables drames de la passion et de la jalousie aux admirateurs des subtilités jolies, mais mièvres, de Marivaux, ce que c'est que la vraie nature, toute débordante de vie, aux amateurs des galanteries mythologiques de Boucher et de Watteau, grands artistes, qui n'ont pas la fraîcheur. Au larmoyant bourgeois de La Chaussée il va substituer la poésie des larmes. L'imagination est desséchée, les sentiments sont « effeuillés », selon la gracieuse expression de Henri Heine; à tous ces philosophes, si grands, si énergiques, si hardis, il manque la note attendrissante qui fait frissonner les cœurs : Rousseau va la faire ruisseler cette fontaine de Jouvence de la poésie, où la société se retrempera, où

elle puisera la candeur des jeunes émotions et l'amour de l'idéal.

Mesdames et Messieurs,

Il n'y a qu'un moyen d'être juste envers Rousseau, c'est de lui accorder beaucoup d'indulgence. Le sentiment exagéré de la défiance est d'ailleurs un tourment dont il a trop souffert, à tort ou à raison, pour que nous n'apprenions pas, à son école et par son exemple, à nous l'épargner. Abordons-le dans un esprit de sympathie sincère. La critique, ne l'oublions pas, est œuvre du soumission intellectuelle et de clairvoyance dévouée. Souvenons-nous de mot très juste de sa fervente admiratrice, qui débuta dans les lettres par un ouvrage sur son maître adoré, Madame de Staël : « Tout comprendre rend très indulgent, et sentir profondément inspire une grande bonté. » « Ah ! s'écrie-t-elle encore, avec l'enthousiasme de la dévotion, dans un langage qui semble fané comme une tapisserie du premier

empire, ah ! Rousseau ! qu'il eût été doux de te rattacher à la vie, d'accompagner tes pas dans tes promenades solitaires, et de les ramener par degrés sur des espérances plus riantes ! Que rarement on sait consoler les malheureux ! Que l'on se met rarement au ton de leur âme ! »

Je retiens cette expression de Madame de Staël : mettons-nous au ton de l'âme de Rousseau, non pas pour l'approuver dans tout ce qu'il dit, mais pour l'admirer partout où il est admirable. Son œuvre est bien mêlée, bien vieillie : elle renferme toutefois des beautés solides, éternelles ; des pages empreintes d'un mysticisme qui a toujours fait les délices des âmes tendres, délicates et jeunes ; ce sont ces beautés, ce sont ces pages que j'essaierai de vous faire goûter, Mesdames et Messieurs, si vous voulez bien me prêter le secours de votre attention bienveillante et fidèle.

Henri LEBASTEUR.

